

Haïk traditionnel, le retour ?

On l'a cru complètement mort et enterré. Faux et archi-faux ! Celui qui a été longtemps le compagnon fidèle de nos mères et grand-mères, le symbole de pudeur et de discrétion, le haïk traditionnel renaît de ses cendres. A la rue de la Lyre (z'niqet l'aârayes), quelques commerces spécialisés dans les articles de la mariée sont carrément en rupture de stock.

M. Abada, spécialisé dans la vente d'articles traditionnels, tient une boutique à la rue Bouzrina. Il a remplacé son père qui avait lancé ce commerce en 1938.

«En effet, le haïk et son corolaire l'aâdjar reviennent en force ! nous révèle-t-il. Après avoir été abandonné durant les années noires au profit du hijab, les femmes renouent avec le voile ancestral. Notamment les anciennes Algéroises, la soixantaine et plus, qui sont restées fidèles au haïk de leurs aînées. D'ailleurs, elles en possèdent deux en général. L'un en tergal pour tous les jours et l'autre en soie. Le fameux «hayak m'rema» pour les fêtes et autres heureux événements.

Quant aux futures mariées, elles sont de plus en plus nombreuses à laisser tomber le burnous pour revenir au voile blanc.» Sur les traces du haïk, nous mettons les voiles, papillonnant de boutique en boutique.

Le haïk met les voiles !

Nos pas nous conduisent dans un autre magasin spécialisé dans les articles de mariées. «A la Rose Blanche», indique l'enseigne. Sur place, à la rue Vialar, perpendiculaire à la rue Bouzrina, ex-la Lyre, la vendeuse nous gratifie d'un large sourire, ce qui nous encourage à passer le seuil de la devanture. «Cela fait quatre ans que je suis derrière ce comptoir ! nous apprend Aïcha. Et je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que je vends de plus en plus de haïks et de voilettes. À telle enseigne que je dois régulièrement relancer la commande auprès de mes fournisseurs.

De nos jours, les mariées préfèrent sortir de chez elles avec le haïk plutôt qu'avec le burnous. Même les femmes qui portent le hijab achètent un haïk qu'elles portent spécialement pour se rendre dans une fête. Il y a aussi



les Algéroises «pure souche» qui n'échangeront leur voile blanc pour rien au monde. Parole de «Casbadjia» !» nous lance cette native de la vieille médina. Aïcha exhibe devant nos yeux émerveillés, un monumental haïk couleur ivoire. «Vous avez devant vous, un m'rema pure soie. Il coûte 7 200 DA. Et voici, le haïk

demi-soie qui revient à 6 200 DA. Le plus simple c'est le haïk en tergal qui vaut environ 2 000 DA.»

Côté voilettes, il y en a pour tous les goûts, mais une seule couleur : le blanc. La vendeuse nous montre tout un assortiment de aâdjar. Voilettes à la ch'bika cousues sur de l'organdi de

Suisse pour 250 DA et l'aâdjar travaillé au crochet et monté sur du nylon à 200 DA.

A noter que toutes les voilettes sont fabriquées à la main, tient à préciser Aïcha. Gageons que la renaissance du traditionnel haïk redonnera à Alger sa blancheur d'antan !

Sabrinale

L'incivisme, cet autre «voisin» du quotidien

L'incivisme, cet autre «voisin» du quotidien

Vendredi. Il est 14h passées de quelques minutes. Les bébés sombrent dans les bras de Morphée. Tandis que les plus âgés s'assoupissent le temps d'une sieste en ce premier jour de week-end. C'est à ce moment précis que Abdou, la trentaine dépassée, marié depuis peu et déjà père d'une petite fille, se munit d'une massette, d'un burin, d'une pelle, de deux barres de fer, d'une chaîne métallique, d'un peu de ciment et de sable.

«Face au parking sauvage, je cadenas ma place»

En vrai-faux maçon, il entreprend de sceller sa place de parking dans cette cité de la périphérie d'Alger. Sans avertir, sans autorisation préalable, il s'arroge le droit de délimiter un espace conséquent juste en dessous de sa fenêtre pour sa petite voiture coréenne. A peine les premiers coups de massette donnés que tout le quartier se perche aux balcons et fenêtres.

Les bébés pleurent et les adultes marmonnent sans que personne n'ose interrompre le jeune homme dans son «œuvre». C'est que les habitants s'y sont habitués à ces sorties qui ne surprennent plus personne. Tous observent un silence coupable car chacun sait, au fond, que le jour viendra où il aura à entreprendre des «initiatives individuelles» sur l'espace commun du quartier.

En fait, Abdou n'est pas le premier. C'est juste un suiveur. Un taxieur a été à l'origine de l'«idée» de s'octroyer des espaces de stationnement. Le taxieur s'est même arrogé le droit d'en réserver deux places, l'une pour lui et l'autre pour la voiture partagée par sa fille et son épouse. Il inspira, immédiatement, les autres, parmi eux des gens considérés comme

étant d'un rang intellectuel suffisamment élevé pour s'abstenir d'agression sur l'espace commun dont des professeurs d'université, des médecins, des médecins spécialistes et des ingénieurs...

Et le taxieur n'est pas avare en arguments : «J'ai saisi ma place parce que je ne voulais plus payer les 700 DA mensuels du gardien de nuit du fait qu'il m'est arrivé de me réveiller au milieu de la nuit et ne lui trouver aucune trace sinon à jouer aux cartes sous un balcon à 200 m du parking. Et puis, il ne veut pas régulariser sa situation en établissant une autorisation auprès de l'APC et se faire signaler à la Gendarmerie nationale.»

Le gardien, gourdin à la main, a une tout autre version : «C'est un radin, au mieux il me payait un mois sur trois. Comme il est de l'âge de mon père, je ne veux pas créer de problèmes dans le quartier.» Voilà qui s'appelle guérir le mal par le mal. Ainsi, en moins d'une semaine, c'est tout le parking du quartier qui arborait des guirlandes de chaînes à maillons métalliques cadenasées aux extrémités.

Espaces communs : premier arrivé, premier servi

Et notre taxieur n'est pas à sa première initiative du genre. Pis encore, il s'est octroyé un espace vert commun d'environ 200 m² pour en faire un jardin privatif. Comme le résume si bien un médecin de l'immeuble d'en face : «On n'y a rien vu. Il est allé par dose homéopathique.»

Aujourd'hui, le jardin est entièrement clôturé, une excroissance de l'immeuble y a été construite et le taxieur s'est même octroyé un accès individuel et fermé le passage par la cage d'escalier. «C'est ce qui s'appelle une maison individuelle au rez-de-chaussée d'un immeuble social», constate un retraité avant d'enchaîner : «C'est culturel. C'est de la rurbanité aggravée par les repères architecturaux

du bidonville d'où est issue la moitié de ce quartier.»

En effet, cette petite cité paisible était destinée à accueillir des universitaires dont des cadres, des docteurs, des chercheurs et mêmes des étudiants en post-graduation à qui le promoteur public avait aménagé deux immeubles de F1 avec toutes les commodités nécessaires à la vie estudiantine.

Un melting pot fatal pour la société

C'était compté sans les impératifs de la gestion de l'urgence. A la veille du festival mondial de la jeunesse, il fallait à tout prix déloger les occupants de deux bidonvilles par trop visibles sur l'autoroute de l'aéroport pour les hôtes de l'Algérie.

Le reste des logements ont été tout aussi octroyé dans le cadre du relogement des sinistrés du séisme de 2003 d'un quartier populaire d'Alger. C'est ainsi que tout ce «melting pot» s'est retrouvé à vivre dans un espace commun donnant naissance à une forme de cohabitation où ce sont les valeurs de la violence et de la force qui prirent le dessus.

Dans ce même quartier, un stade de proximité, aménagé spécialement pour que la jeunesse puisse s'adonner à la pratique des sports collectifs comme le basket-ball, le handball, le volley-ball et bien évidemment le football, mais c'est un spectacle de désolation qui s'offre au premier visiteur.

Les filets, les paniers, les poteaux, le portail, le grillage ont été complètement arrachés.

Même, le marquage au sol à la peinture des repères des différentes disciplines n'a pas été épargné. «Nous les Algériens, ne nous jouons qu'au football», dit «fièrement» un adolescent adossé à ce qui reste du portail métallique tout rouillé.

Depuis quelques mois, le stade de

proximité est totalement impraticable. La raison ? Sous prétexte que les jeunes qui viennent des quartiers limitrophes ne respectent pas le voisinage, particulièrement à cause des insultes qui fusent et des bagarres qui s'y déclenchent au quart de tour, les locataires de l'immeuble adjacent ont décidé de se faire justice eux-mêmes.

Au lieu d'interpeller les jeunes ou au plus avertir les autorités ou les services de sécurité, ils ne trouvèrent pas mieux que d'organiser une descente.

Ce qui reste de l'infrastructure a été entièrement saccagé. D'abord, la plateforme du terrain a été aspergée de graisse pour camions et d'huile de moteur ; ensuite des gravats de travaux y ont été déversés ; des bouteilles en verre lancées à partir des fenêtres rajoutent de la désolation au spectacle. Pendant ce temps, aucune autorité locale n'est venue les rappeler à l'ordre.

Aujourd'hui, ce sont les jeunes de ce quartier qui se retrouvent sans lieu de loisir. A défaut, des babyfoots et des billards sauvages et payants pullulent sur les trottoirs.

Pour ceux qui n'ont pas de quoi se payer une partie, des paris tout aussi bruyants sont organisés jusqu'à l'aube. Tandis que d'autres écument les caves et les bas de fenêtres à jouer aux cartes. Mais pas pour longtemps... car là aussi les riverains en ont marre et certains ont recommencé à enduire les bas de leurs immeubles d'huile de moteur crasseuse pour les en dissuader de s'y adosser. Récemment, l'Office de gestion public a refait tout le quartier : caves nettoyées et désinfectées, façades ravalées, espaces verts reboisés, débris délogés, cages d'escalier et balcons repeints jusqu'aux portes-fenêtres et portes... mais pour combien de temps encore, s'interrogent en silence les plus respectueux des habitants ?

M. O.